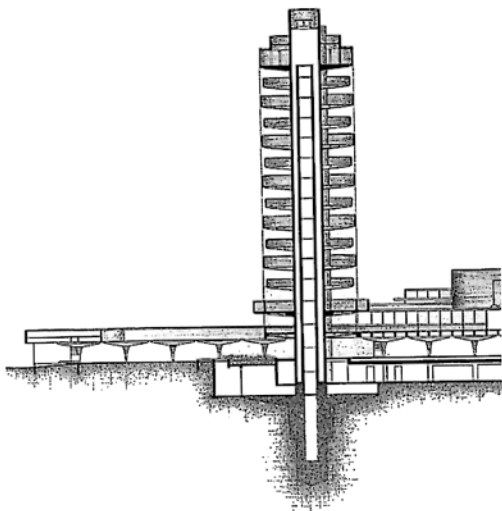


fig. 216
Cohérence verticale des racines au
sommet d'une plante.

fig. 217
La tour et ses racines, Frank Lloyd
Wright, Laboratoires Johnson Wax
(1950).



Rassemblement vertical des pièces^[02]

Chaque édifice a ses racines, ses fondations et le plus souvent ses alvéoles en sous-sol. La ligne du sol divise le projet en deux contextes contrastés difficiles à concilier, l'aveugle et le visible. Dès lors se pose la question de la relation entre ces deux mondes : complémentarité, complicité ou ignorance mutuelle ? L'édifice conçu sur la base d'une cohérence verticale a néanmoins ses exigences :

- une logique structurelle des fondations au toit,
- une interaction morphologique, spatiale et matérielle entre le sous-terrain et l'émergent.

Avec une évolution sur des millions d'années, la nature est parvenue à bien gérer, des racines jusqu'aux feuilles, des organes autrement plus complexes que nos édifices. Force est de constater leur cohérence verticale malgré la différence des milieux. L'examen morphologique de la « mauvaise herbe » déterrée nous fournit quelques indices (fig. 216). Elle montre d'abord une parenté formelle entre son développement rhizal et celui à l'air libre, aussi bien dans les grandes lignes que dans le détail ; de plus, sa configuration reconnaît le passage-clé d'un milieu à l'autre : l'éclosion au « rez-de-chaussée ». On s'aperçoit aussi que la coupe est un instrument de contrôle de la cohérence verticale plus efficace que le plan.

Dans le passé préindustriel, la cohérence verticale allait de soi et n'était pas sujette à théorie, si ce n'est pour des raisons techniques et pragmatiques. Pour économiser les efforts humains, l'architecture vernaculaire a toujours suivi une logique imperturbable des fondations à